NOTES ET DISCUSSIONS

I

REMARQUES SUR CATULLE 62, 34-35 ET CINNA, FR. 6

par Benjamin Victor,
Université de Montréal

Il n'arrive qu'une fois que soient conservés deux passages de poètes néotériques ainsi que leur source hellénistique commune. La présente étude porte sur les problèmes de critique textuelle, de poétique et de chronologie soulevés par ce cas unique. Les vers 34-35 de Catulle 62 se lisent comme suit dans les éditions récentes :

Nocte latent fures, quos idem saepe reuertens
Hespere, mutato comprendis nomine Eous.

En tant qu'étoile du soir, la planète Vénus signale aux voleurs qu'il est temps de sortir ; en tant qu'étoile du matin, elle les révèle. La tradition manuscrite donne *comprendis nomine eosdem* (*eospem* cod. Thuaneus) ; *Eous*, conjecturé il y a deux siècles et demi par Jan Schrader [1], a été adopté dans la majorité des éditions modernes — celle de Georges Lafaye dans la C.U.F. étant parmi les rares exceptions —, et défendu par tous les commentateurs de ces dernières années : C. J. Fordyce [2], Kenneth Quinn [3], D.F.S. Thomson (malgré quelques hésitations) [4] et tout récemment Alex Agnesini [5]. Cette correction a même acquis un certain renom : « a brilliant and celebrated emendation », selon Housman [6] ; « a brilliant conjecture », d'après Quinn [7]. On admettra volontiers « brilliant », mais tout ce qui brille n'est pas or, et le critique ne doit jamais, sous l'emprise de l'admiration, oublier de demander sobrement si une intervention est même nécessaire.

Les commentateurs citent, comme Schrader lui-même l'avait fait, le parallèle de Callimaque, fr. 291 Pfeiffer (= *Hécale* 113 Hollis) :

ἡνίκα μὲν γὰρ † φαίνεται τοῖς ἀνθρώποις ταῦτα †
αὐτοὶ μὲν φιλέουσ', αὐτοὶ δέ τε πεφρίκασιν·
ἑσπέριον φιλέουσιν, ἀτὰρ στυγέουσιν ἑῷον.

On voit donc, si la conjecture est adoptée, le même beau jeu structurel chez Catulle que chez Callimaque, c'est-à-dire un vers commençant par *Hesperus* et se

1. *Observationum liber*, Franeker, 1761, p. 15-16. Nous remercions le personnel de la Beinecke Library (Yale University) de nous avoir facilité l'accès à cet ouvrage.
2. Oxford, 1961.
3. Londres, 1970.
4. Toronto, 1997.
5. *Il carme 62 di Catullo*, Cesena, 2007.
6. « Classical Review » 38, 1924, p. 26 = *Classical Papers* III 1090.
7. *Op. cit.*, n. 3, *ad loc.*

terminant par *Eous*. Toutefois, on doit renoncer en même temps à une autre réminiscence du modèle : le poète latin ne reproduit plus αὐτοί... αὐτοί par une expression semblable, à savoir *idem*... *eosdem*.

Fordyce, seul depuis Schrader à justifier son choix en détail, prétend que « *eosdem* here is as unidiomatic as *idem* in l. 34 and αὐτοί in Call. fr. 291... are idiomatic ». Cela n'est simplement pas vrai. Il est exact que le grec admet (ὁ) αὐτός = *idem* plus d'une fois à l'intérieur d'une proposition : par exemple, chez Sophocle (*Électre* 916-917) :

τοῖς αὐτοῖσί τοι
οὐχ αὑτὸς (οὐκ αὐτὸς *codd.)* αἰεὶ δαιμόνων παραστατεῖ

les orateurs, comme Antiphon (5, 50) :

ἀλλὰ καὶ ἄνευ βασάνου τοιαύτης οἱ **τοὺς αὐτοὺς** αἰεὶ περὶ **τῶν αὐτῶν**
λόγους λέγοντες πιστότεροί εἰσι τῶν διαφερομένων σφίσιν αὐτοῖς

ou Isocrate (13, 12) :

τὸ μὲν τῶν γραμμάτων ἀκινήτως ἔχει καὶ μένει κατὰ ταὐτόν, ὥστε
τοῖς αὐτοῖς ἀεὶ περὶ **τῶν αὐτῶν** χρώμενοι διατελοῦμεν...

Citons encore le *Timée* (82 b) de Platon :

μόνως γὰρ δή, φάμεν, **ταὐτὸν ταὐτῷ** κατὰ **ταὐτὸν** καὶ **ὡσαύτως** καὶ ἀνὰ
λόγον προσγιγνόμενον καὶ ἀπογιγνόμενον ἐάσει **ταὐτὸν** ὃν αὑτῷ σῶν
καὶ ὑγιὲς μένειν.

Or, cette même locution est attestée dans des textes latins avant Catulle : chez Plaute (*Amph*. 945) :

uerum ***eadem*** *si* ***isdem*** *purgas mi, patiunda sunt,*

ou Cicéron (*In Catil*. 1, 8) :

dico te priore nocte uenisse inter falcarios — non agam obscure — in M. Laecae domum ; conuenisse ***eodem*** *complures* ***eiusdem*** *amentiae scelerisque socios.*

Et on la retrouve après lui, à plusieurs reprises chez Horace

at ***idem*** *quod sale multo*
urbem defricuit, charta laudatur ***eadem.*** (***Serm.*** I 10, 3-4)

uerum
esto aliis alios rebus studiisque teneri :
idem eadem *possunt horam durare probantes ? (Epist*. I 1, 80-82)

ou chez Juvénal (VII 152-153) :

nam quaecumque sedens modo legerat, haec eadem stans
perferet, atque ***eadem*** *cantabit uersibus* ***idem*** (*isdem* pars codicum).

L'objection linguistique contre *eosdem* n'a donc aucun fondement. Qu'en est-il d'une autre objection envisageable ? Faut-il, en lisant *eosdem*, laisser de côté l'imitation de Callimaque dans *Hespere... Eous* ? Pas du tout. Le rappel du modèle *par le son* figure parmi les techniques des poètes alexandrinisants à Rome : c'est ainsi par exemple que Virgile, en traduisant Théocrite I 82, évoque τυ κώρα de l'original

par *tua cura Lycoris* (*Ecl.* X 22) [8]. Or, *eosdem* est phonétiquement assez proche de ἐῷος pour y reconnaître le dernier mot du vers callimachéen. A notre avis, donc, Catulle écrivit bien *eosdem*, et ce faisant il reproduisit non seulement αὐτοί... αὐτοί mais aussi ἑσπέριον... ἐῷον.

Dans son épyllion *Smyrna*, Helvius Cinna (fr. 6 Blänsdorf = 6 Courtney = 10 Hollis) imite le même morceau de l'*Hécale* [9] :

te matutinum flentem conspexit Eous
et flentem paulo uidit post Hesperus idem.

Il y est visiblement question de Smyrna, juste avant sa transformation [10]. *Te flentem*, proposé (ou plutôt reproposé) tout dernièrement par A. S. Hollis [11], ne convainc pas. Outre qu'elle n'est pas nécessaire, cette conjecture suppose une corruption peu crédible : il n'arrive en effet jamais que les scribes intervertissent les lettres de monosyllabes courants, de façon à transformer *des* en *sed* ou *si* en *is* [12].

La source (la scolie DS sur *Géorg.* I 288) donne bien *matutinum* ; *matutinus*, conjecturé au XV^e^ siècle, a été imprimé régulièrement depuis Étienne. Il nous semble préférable de retenir la leçon transmise. En effet, c'est à l'époque de Cinna que les poètes élargissent, à l'instar du grec, le rôle de l'accusatif neutre en tant qu'adverbe : Lucrèce II 217 *rectum per inane feruntur* ; Catulle 42, 8 *turpe incedere*, 63, 22 *tibicen ubi canit...graue* [13]. Qui plus est, *matutinum* adverbe a des équivalents grecs exacts : ὄρθριον ou ὀρθρινόν et τὸ ἑωθινόν. L'hellénisme n'est que légèrement moins flagrant si on lit *matutinus*, car il faudrait alors comprendre la phrase comme une traduction littérale de ἑωσφόρος ὄρθριος εἶδέ σε δακρύουσαν, l'adjectif exprimant ce que le latin exprime normalement par l'adverbe *mane*. Cette dernière solution est appuyée, il est vrai, par des parallèles latins très proches, comme *Aeneas se matutinus agebat* (Virgile, *Énéide* VIII 465) [14]. Mais cet avantage n'est nullement décisif dans le cas de Cinna, réputé avoir pratiqué une langue des plus recherchées [15]. Enfin, qu'on lise *matutinum* ou *matutinus*, le mot n'est pas qu'une simple curiosité linguistique. Le choix de terme permet aussi la juxtaposition de *Eous* et sa glose latine *matutin-*. Il s'agit là d'un procédé connu, à savoir l'introduction d'un nouveau mot à côté d'un synonyme ou d'un quasi-synonyme déjà existant [16]. On supposera donc — ce que rien d'ailleurs

8. D. O. Ross, *Backgrounds to Augustan poetry*, Cambridge, 1975, p. 69. D'autres exemples du phénomène sont répertoriés chez J. J. O'Hara, *True names : Vergil and the Alexandrian tradition of etymological wordplay*, Ann Arbor, 1996, p. 63.

9. D'autres échos du passage se trouvent chez divers poètes ; la liste exhaustive est dressée par H. Dahlmann, *Ueber Helvius Cinna*, Wiesbaden, 1977, p. 39-43.

10. A. S. Hollis, *Fragments of Roman poetry, c. 60 BC-AD 20*, Oxford, 2007, *ad loc.*, a certainement raison de situer le fragment vers la fin du poème en raison des larmes (qui deviendront les gouttes aromatiques de la myrrhe).

11. *Ibid.*

12. Même la docte maniaquerie de Louis Havet n'a relevé aucun cas semblable (*Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins*, Paris, 1911, p. 134-136). Les transpositions de lettres se produisent plutôt à l'intérieur de polysyllabes : *suspicit* pour *suscipit* (Virg. *Én.* VI 723, *codd. FRacrtu*), *parua* pour *praua* (Tér., *Eun.* 575, *codd. omnes*). On fera exception des confusions telles *in/ni* et *tu/ut*, dues à la mauvaise lecture de caractères minuscules.

13. Kühner-Stegmann II 1, p. 280-281 ; J. Brenous, *Étude sur les hellénismes dans la syntaxe latine*, Paris, 1895, p. 231-236.

14. Voir aussi Brenous, *op. cit.*, p. 414-428.

15. Voir surtout Martial X 21, 4.

16. Cette variante de la glose savante a été remarquée par W. V. Clausen, *Virgil's Aeneid and the tradition of Hellenistic poetry*, Berkeley, 1987, p. 104, chez Cicéron, *Progn.* fr. 3.3 Soubiran *saxaque cana salis niueo spumata liquore* (*niueus* étant le néologisme, *canus* le terme traditionnel). Notons aussi Cicéron, *Aratea* 320 Soubiran *aestifer est pandens feruentia sidera Cancer* (la première attestation de

n'empêche de supposer — que *Eous* est employé ici pour la première fois en latin.

Idem à la fin du fragment crée un léger παρὰ προσδοκίαν. Jusqu'alors l'intérêt du poète semble porter uniquement sur le chagrin sans borne de son héroïne : la voilà, pleurant à l'aube, et la voilà, la même, pleurant après la tombée du soleil. Arrivé au milieu du deuxième vers, le lecteur ne prévoit qu'une expression complétant cette pensée ; dans la mesure où il s'attendrait à une forme de *idem*, elle serait à l'accusatif singulier féminin (entend-il déjà *post Vesper eandem* ?). Survient enfin le tout dernier mot de la phrase pour compliquer et pour déjouer.

Dernier raffinement voulu par Cinna, la structure métrique, identique pour les deux vers du fragment. Bien sûr, une succession d'hexamètres ayant le même schéma peut se produire par hasard, mais celle-ci a peu de chances d'être innocente, car le rythme lui-même, entièrement spondaïque jusqu'à la clausule adonienne, est déjà inhabituel et frappant, et une paire de vers aussi lourds l'est bien davantage. L'anomalie rythmique comporte un jeu supplémentaire sur le thème de l'identité : Smyrna ne fait pas seulement la même chose sous la même étoile matin et soir, mais en plus, sur un même air !

Si sophistiqués pourtant que soient les vers de Cinna, ceux de Catulle le sont davantage encore. En effet, la même sophistication métrique se retrouve chez lui aussi : les longues et les brèves, ainsi que la césure principale, sont disposées dans son trente-cinquième vers exactement comme dans son trente-quatrième. Mais là où Cinna rappelle un seul αὐτοί du modèle grec en le transposant au singulier, Catulle rappelle les deux en conservant le pluriel ; là où Cinna se contente de garder aussi ἑσπέριος... ἠῷος, Catulle les garde (si l'on accepte notre interprétation d'*eos-dem*) en les plaçant dans le même ordre que chez Callimaque et dans les mêmes positions métriques. Finalement, le *topos* des deux étoiles ne faisant qu'une s'est sans aucun doute inséré de façon naturelle dans le poème de Cinna, où Smyrna devait pleurer longtemps et abondamment pour préfigurer les exsudations de la plante qui porte son nom ; en revanche, Catulle donne l'impression de manipuler le contexte pour faire de la place au topos [17]. Tout porte donc à croire que Catulle avait le *Smyrna* devant lui en écrivant son hyménée et cherchait à le surpasser [18]. Ce cas d'*aemulatio in imitando* tend à renforcer l'impression qu'on a par ailleurs des rapports entre les deux poètes : c'est surtout Cinna qui fait œuvre de pionnier, surtout Catulle qui étudie le travail de son ami et qui y réagit.

---

aestifer, accompagnée de *feruentia*) et Varron d'Atax, fr. 13 Blänsdorf (= 17 Courtney, 112 Hollis) *quinque aetherius zonis accingitur orbis*, où *accingitur* glose *zonis*, jusqu'alors inconnu en latin dans le sens technique de « plages de la sphère céleste/terrestre ».

17. Malgré la perte de plusieurs vers entre 62, 32 et 62, 33, l'évolution de la pensée se laisse voir pour l'essentiel : le demi-chœur de jeunes filles doit prétendre que l'étoile du soir est complice de vols, et la riposte des garçons doit commencer un vers avant *namque tuo aduentu*.

18. Pour ce qui est de la chronologie absolue, le *Smyrna* aurait été achevé et diffusé en 56 ou 55, si l'on suit le raisonnement de T. P. Wiseman, *Cinna the poet and other Roman essays*, Leicester, 1974, p. 49-50.